

Gallot se jeta à travers champs et, marchant très vite, il eut bientôt gagné les bois. Il n'avait été vu par personne.

Dès le jour de sa première apparition à Vaucresson, après qu'il eut entendu dans le jardin la voix de l'enfant et acquis la certitude que cet enfant était bien le fils de Mme Clavière il avait décidé qu'il enlèverait le petit André. Oui, le misérable voulait s'emparer de l'enfant, le voler à sa mère !

Ne fallait-il pas qu'il exploitât sa mine d'or ? L'innocent petit être, le cher adoré ferait le jeu de son *chantage*.

—Non, vraiment, s'était-il dit, je ne peux pas trouver un meilleur moyen de la faire *casquer*.

L'enlèvement de l'enfant aurait-il lieu la nuit ou dans la journée ?

Trois femmes seules dans une maison presque isolée ne sont pas bien à craindre ; mais la nuit, même quand on n'a pas à redouter la visite des voleurs, on a l'habitude de fermer ses fenêtres, ses portes, de les barricader, ce qui n'est pas, d'ailleurs, une précaution inutile. Or, si habile qu'on puisse être à ouvrir une porte ou à pénétrer dans une habitation par une fenêtre, quand il est impossible d'y entrer par la porte, on est toujours forcé de faire du bruit, si peu que ce soit ; les femmes s'effraient, à juste titre, crient, appellent au secours et peuvent être entendues ; ensuite, si elles n'ont pas la force de l'homme, elles ne sont pas toujours sans courage et, dans certains cas, elles savent se défendre.

Du reste pour avoir raison de trois femmes qui ne tombent pas en syncope en face du danger, il faut deux hommes, au moins, car l'ancien serrurier savait par expérience que sa nièce, répondant à une attaque, valait un homme.

Gallot avait fait ces réflexions et s'était dit :

—La chose ne peut pas se faire la nuit.

D'ailleurs, pour cette grosse affaire, le borgne ne voulait s'associer ni deux, ni même un seul de ses camarades. Elle était à lui, bien à lui, cette affaire, il la gardait pour lui seul. Il avait la Chiffonne pour l'aider, c'était assez.

Il avait donc décidé qu'il enlèverait l'enfant en plein jour, un samedi, pendant que sa mère serait absente, et c'était dans ce but qu'il était venu explorer le haut de la propriété.

Le samedi qu'il choisirait pour faire le coup, le temps serait beau, ensoleillé ; l'enfant serait dans le jardin et on s'emparerait de lui pendant qu'il prendrait ses joyeux ébats sur la pelouse.

Il n'y avait plus que les petites choses de détail à régler ; elles entreraient dans la combinaison, naturellement. Quand on a conçu un plan, il faut que rien n'y manque sous peine de le voir piteusement avorter. Gallot savait cela et il mettait toute son intelligence au service de ses machinations.

III

L'ENQUÊTE

Mme Joubert avait promis à son fils d'obtenir, dans un délai plus ou moins court, des renseignements sur le passé de Mme Clavière.

Elle lui avait dit :

—Ce que tu n'as pas pu savoir, moi, je le saurai.

Mais quel était donc ce fil conducteur dont elle avait parlé ?

Elle le voyait — et il s'y trouvait réellement — dans l'étude de Me Gaudry, notaire à Garches depuis une vingtaine d'années.

Elle avait appris que c'était Me Gaudry qui avait fait l'acte de vente de la propriété Ballue dont Mme Clavière était maintenant la propriétaire.

Or, c'était également le notaire de Garches qui, quinze ans auparavant, avait aidé M. Joubert à créer sa propriété, en achetant pour son compte plusieurs terrains, lesquels, réunis, étaient d'une contenance d'environ trois hectares.

Il est vrai que, depuis, les Joubert n'avaient plus eu besoin du ministère de Me Gaudry ; mais les rapports avaient été autrefois très cordiaux le notaire avait été reçu chez l'agent de

change comme un ami, et il en gardait le notaire, car il laissait rarement passer une année sans faire une visite de politesse à Mme Joubert et à son fils.

—Bien certainement, s'était dit la mère d'Edmond, M. Gaudry ne refusera pas de m'apprendre tout ce qu'il sait.

Trois jours après la conversation qu'elle avait eue avec son fils, Mme Joubert se faisait annoncer un matin à Me Gaudry qui, étonné de cette visite inattendue, s'avança jusqu'à la porte de son cabinet pour recevoir l'ancienne cliente de l'étude.

—Donnez-vous la peine d'entrer, madame. Je ne vous cache pas ma surprise, surprise très agréable ; oui, je suis charmé de vous voir ; il y a au moins un an que je n'ai pas eu l'honneur de vous faire une visite à Vaucresson ; j'ai manqué à un devoir, mais je suis tellement occupé. Depuis trois ans on achète beaucoup par ici pour construire. Voilà un fauteuil, madame, veuillez vous asseoir. Auriez-vous besoin de moi, de mes humbles services ? Je suis entièrement à votre disposition.

Mme Joubert était entrée et s'était assise sans que le notaire lui eût laissé le temps de placer un mot ; elle n'avait pu que dire :

—Bonjour, cher monsieur.

Enfin, M. Gaudry, dit Mme Joubert, je viens pour quelques instants avec vous ; des renseignements me sont nécessaires et j'ai pensé que vous pourriez me les donner.

—Je suis à vos ordres, madame, de quoi s'agit-il ?

Mme Joubert avança la tête et dit à voix basse :

—La chose est toute confidentielle.

—Ah ! bien, fit le notaire.

Et s'adressant à un *clerc*, qui travaillait dans le cabinet :

—Monsieur Cujas, lui dit-il, veuillez prendre vos papiers et aller continuer votre rédaction dans l'autre pièce.

Le *clerc* ramassa ses papiers et se retira.

M. Gaudry rapprocha son fauteuil de celui de la visiteuse.

—Nous voici seuls, madame, reprit-il, vous pouvez parler.

—Monsieur Gaudry, c'est vous qui avez fait l'acte de vente de la propriété Ballue achetée par Mme Clavière, aujourd'hui notre voisine ?

—Parfaitement.

—Vous connaissez bien Mme Clavière ?

—Ma foi, madame, je n'ai pas à vous le cacher, je ne la connais pas du tout, je ne l'ai jamais vue.

—Est-ce possible ?

—Oui, puisque cela est.

—Elle n'a donc pas signé l'acte ?

—Si, vraiment ; mais en dehors de l'étude ; j'ignore où elle demeurerait alors, car elle avait élu domicile en l'étude d'un de mes confrères de Paris.

—Mon Dieu, comme tout cela est mystérieux !

—En effet, il y a du mystérieux.

—Mais comment cette dame est-elle devenue votre cliente ?

—Parce que ce notaire de Paris dont je viens de vous parler, M. Mabillon, m'a chargé de rédiger l'acte, de le faire enregistrer et de pourvoir à la purge des hypothèques légales. La propriété fut payée comptant et c'est avec M. Mabillon, mandataire de Mme Clavière, que j'ai réglé tous les comptes. L'achat datait de plusieurs mois lorsque j'ai appris que ma cliente venait de s'installer dans sa propriété. Mme Clavière a des amis sérieux qui s'intéressent vivement à elle.

—En fait d'amis de Mme Clavière, je ne vois que deux hommes, dont l'un fort âgé, qui viennent de temps à autre lui rendre visite.

—Vous connaissez ces messieurs ?

—Non.

—Le plus âgé est décoré, n'est-ce pas ?

—Je crois avoir remarqué qu'il avait la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

—Il est commandeur, madame, et même, je crois, grand officier. C'est le docteur Abel Chevrier.

—Le célèbre médecin !

—Oui, madame. Avez-vous remarqué que l'autre visiteur, aux cheveux grisonnants, paraissant avoir cinquante ans, porte constamment des lunettes et est toujours cravaté de blanc ?